

Une famille entraînée dans le précipice du crime

La série britannique offre une immersion intense au sein d'un foyer dont le fils de 13 ans est accusé du meurtre d'un camarade de collège

SÉRIE

Morceau de bravoure très prisé des réalisateurs de série, le plan-séquence a cela d'intéressant qu'il efface non seulement le montage, mais aussi le champ-contre-champ. En adoptant cette forme pour filmer quatre moments d'un séisme familial, la série *Adolescence* sur Netflix prévient ses téléspectateurs : il ne sera pas ici question d'équilibre, encore moins d'objectivité, ni d'établir aucune vérité, si ce n'est celle du moment, du lieu et des personnages. Parfaitement maîtrisé par Philip Barantini, qui en est un des spécialistes depuis *The Chef* (2022), le plan-séquence est ici moins utilisé comme artifice de mise en scène que comme un outil favori-

sant une immersion totale, et intense, du téléspectateur.

Adolescence débute comme un de ces polars à l'anglaise qui occupent le dimanche soir. Deux agents de police patientent dans leur voiture de service, stationnée dans une rue calme d'une banlieue non identifiée. La trivialité de leurs échanges contraste avec la gravité des événements qui vont suivre et s'enchaîner à la faveur d'une arrestation spectaculaire. Ce sont en fait plusieurs fourgons qui préparent l'entrée, au bélier, des policiers dans la maison des Miller pour y saisir Jamie, 13 ans, sous les yeux effarés de ses parents et de sa grande sœur. L'enfant, visage poupin et pantalon trempé d'urine, est soupçonné d'avoir poignardé à mort une de ses camarades d'école, la veille au soir.

Dans la foulée de cette ouverture traumatisante, la caméra s'emploie à capter, avec précision, tout le processus légal auquel Jamie est soumis à son arrivée au poste de police. Les précautions du personnel masquent à peine le sordide de la situation, qui culmine lors d'un final confrontant Jamie et son père à la vérité des caméras de surveillance. Il n'y a pas de mot assez fort pour décrire le désespoir qui se dégage alors de cet homme tout en colère contenue, interprété avec un talent fou par l'acteur Stephen Graham, coauteur de la série et l'un des meilleurs atouts de la fiction britannique du moment.

Passé la sidération, la série tient admirablement le cap d'un récit qui ne donnera pas toutes les clés, et surtout laissera de côté l'essen-

tiel de l'enquête ainsi que le procès, pour mieux filmer le séisme intérieur des personnages, qu'il s'agisse des proches de Jamie ou des membres des institutions, tout autant sidérés par la violence des actes.

Système éducatif dépassé

La série aurait pu à ce titre s'en tenir à la forme du huis clos, et pourtant le deuxième épisode est une déambulation qui nous entraîne dans le collège que fréquentaient Jamie et la jeune victime, et où est aussi scolarisé le fils du policier chargé de l'enquête. Violence, harcèlement, gamins intenablement rivés à leur téléphone, professeurs excédés, c'est un système éducatif dépassé, à bout de souffle, que les policiers découvrent ou redécouvrent.

Sans tourner à la chronique sociale, *Adolescence* s'interroge sur ce que la société britannique fait de ses jeunes.

Cette question trouve son prolongement dans le troisième épisode, qui se déroule quelques mois plus tard alors que Jamie est incarcéré dans un *training center*, établissement spécialisé dans les détentions préventives des mineurs, et qu'il reçoit la visite d'une psychologue chargée d'évaluer sa santé mentale. Ce face-à-face, d'une tension qui laisse à peine entrevoir la possibilité d'une réparation, est un sommet de maîtrise, et la confirmation du talent d'Erin Doherty (*The Crown*, *Le Jeu de la reine*).

Cela rend d'autant plus dommage le demi-ratage du dernier épisode, qui se déroule encore

plusieurs mois après. Est-ce le plan-séquence qui s'accommode mal du quotidien et du domestique? Toujours est-il que la série prend à ce moment un tour plus convenu pour peindre une famille certes ravagée par la perte du fils, mais unie. L'idée, fort belle, d'une résilience et d'un pardon se heurte à des acteurs qui semblent un peu se forcer, et à un trop-plein d'émotions que la caméra a du mal à capter autrement qu'à travers les sanglots. ■

AUDREY FOURNIER

Adolescence, série créée par Jack Thorne et Stephen Graham, réalisée par Philip Barantini, avec Stephen Graham, Owen Cooper, Erin Doherty, Jo Hartley, Ashley Walters (RU, 2025, 4 × 52 à 65 min), sur Netflix, le 13 mars.